

*Jeudi 19 décembre, 0 h 30, centre équestre des Bois  
Feuillus*

« **D**écroche ! Allez, décroche ! »  
Appuyée contre la porte d'un box, Lucie composait fébrilement le numéro de son amie Manon sur le clavier tactile de son portable. La sonnerie s'égreña interminablement. Personne ne répondit... Il fallait garder son calme. Gérer au mieux la situation... Lucie ouvrit le loquet et pénétra dans le box chaud. Là, couchée dans un épais tapis de paille, Opaline, la jument de Manon haletait bruyamment. Son flanc se soulevait rapidement, trop rapidement, la respiration était courte.

La pauvre bête avait été prise de douleurs abdominales une semaine plus tôt. Le vétérinaire avait détecté une colique, pathologie assez courante chez les chevaux – l'équivalent d'une occlusion intestinale chez les humains. Lucie et Manon s'étaient relayées auprès d'Opaline pour lui apporter les soins préconisés. Malheureusement, ni les calmants ni les perfusions n'avaient réussi à la remettre sur pied et la jument de dix-sept ans était restée « douloureuse ». Le vétérinaire avait conseillé de la faire marcher régulièrement, afin de favoriser son transit. L'après-midi encore, Opaline avait déambulé dans le centre équestre aux côtés de sa propriétaire, lentement certes, mais courageusement. Vers dix-neuf heures, lorsqu'elle avait décidé de retourner à son domicile, Manon avait quitté sa jument dans un état stationnaire, apaisée grâce à l'injection

de Calmagine. Un deuxième lavement avait été pratiqué le matin : le vétérinaire avait expliqué qu'il fallait attendre qu'il agisse. Et de son côté, Lucie avait promis de repasser aux box dans la soirée, pour contrôler.

Maintenant, Opaline s'était laissée tomber sur le sol, relevant seulement la tête vers son ventre, comme pour indiquer l'endroit qui la faisait souffrir. Désespérée, Lucie ne pouvait rien faire de plus pour la soulager. Le médicament administré, censé « couvrir » la douleur pendant vingt-quatre heures, il était anormal que la jument soit dans cet état. La monitrice fit défiler le menu de ses contacts avant de sélectionner le numéro de la clinique vétérinaire : le véto de garde ne serait pas celui qui suivait habituellement le centre équestre, mais tant pis !

« Désolée Manon ! Un déplacement de nuit va te coûter bonbon, mais on n'a pas le choix ! »

Le vétérinaire décrocha à la deuxième sonnerie. Lucie rappela en quelques mots le cas d'Opaline et expliqua ce qu'elle observait. Le véto se mit en route aussitôt.

Maintenant, la jument semblait vouloir se redresser sans y parvenir. Elle paraissait puiser dans ses dernières forces, mais retombait à chaque fois, tête contre paille. Lucie eut l'impression que le ventre de l'animal était plus gonflé qu'à l'ordinaire, mais cela pouvait être dû à la position couchée. Tout en rappelant Manon d'une main, Lucie essayait de calmer la jument en lui caressant l'encolure.

— Ne bouge pas Opaline, reste tranquille... Manon, vite, décroche !

Cette fois, au bout de quatre sonneries et avant que le répondeur automatique ne se mette en marche, son amie prit l'appel. Sa voix était pâteuse, la jeune femme était visiblement profondément endormie lorsque le téléphone l'avait tirée de son sommeil : sans doute avait-elle pris un somnifère pour être sûre de pouvoir fermer l'œil quelques heures.

— Lucie, c'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est Opaline ?

— Manon, dépêche-toi de venir aux Bois Feuillus...  
Opaline ne va pas bien du tout !

— Mais le vétérinaire a dit cet après-midi qu'on n'avait plus qu'à attendre que ça passe ?

— Dépêche-toi, je te dis ! Tu verras par toi-même ! Le véto te rejoindra, je l'ai prévenu !

Manon comprit alors, devant l'empressement de son amie et l'heure tardive, que l'urgence n'était pas aux explications. Telle une douche froide, cette brève conversation l'avait totalement éveillée.

— OK, j'ai compris ! Je m'habille et j'arrive !

Lucie rangea son portable. Le véto connaissant le centre, il trouverait le box, le seul éclairé dans la nuit. L'angoisse et l'émotion devant la souffrance de la jument lui retournaient les tripes. Depuis que le centre équestre avait ouvert ses portes, dix ans auparavant, la monitrice n'avait pas encore perdu de compagnons. Le plus âgé de ses chevaux avait vingt-cinq ans et se portait comme un charme. Seule, assise aux côtés d'Opaline terrassée par la douleur, Lucie se sentit impuissante.

Marc Legrand ouvrit le premier la porte du box. Le vétérinaire enfila une paire de gants en latex et s'approcha de la jument. En quelques mots, Lucie le mit au courant de l'évolution des symptômes, depuis la dernière visite de Paul, le vétérinaire attiré du centre équestre. Legrand vérifia les constantes, prit la température d'Opaline, ausculta son ventre, mesura son rythme cardiaque. Ses traits inexpressifs ne manifestaient aucun affect, ce qui perturbait beaucoup Lucie, à l'affût du moindre signe d'espoir. Le professionnel se taisait, attendant d'avoir tous les éléments avant de se prononcer. L'attente était interminable ! Et Manon n'était toujours pas là ! Enfin, Legrand se redressa, retira son stéthoscope et se tourna vers la monitrice.

— Vous êtes la propriétaire ?

— Non, Opaline est la jument d'une amie. Je l'ai prévenue, elle ne devrait pas tarder.

Le vétérinaire fixa Lucie tandis qu'il lui assénait un terrible verdict :

— La jument fait une septicémie... je ne peux plus la sauver. Elle avait certainement une tumeur intestinale qui a empêché le traitement de fonctionner. Maintenant, il faut abréger ses souffrances. Votre amie va avoir besoin de vous !

Incrédule, Lucie se répéta mentalement les paroles du vétérinaire, comme pour s'assurer qu'elle en avait bien compris le sens. Une septicémie ! Ses yeux se posèrent sur Opaline, couchée dans la paille et qui attendait des hommes qu'ils fassent quelque chose pour la soulager. C'était à Manon de donner son accord, de décider, bien qu'il n'y ait qu'un choix possible. Oui ! Son amie allait avoir besoin d'elle ! À l'extérieur du box, des pas résonnèrent sur l'allée cimentée.

## 2

*Vendredi 10 janvier, 18 h 30, société L&L*

Quelques serveuses circulaient dans la salle Océane, proposant sur leurs plateaux d'ardoise grise des mignardises sucrées ou salées, aux saveurs normandes, bien sûr ! Sur les côtés, de longues tables nappées étaient garnies de rangées de verres impeccablement brillants, attendant de recevoir jus de fruits et vins pétillants bio. Les employés de la société L&L étaient tous tournés vers l'immense façade vitrée. À cette heure, en plein hiver, on ne pouvait malheureusement pas apercevoir le magnifique point de vue offert en été. À la saison chaude, des champs de blé ponctués de coquelicots rouges semblaient finir dans une Manche aux teintes changeantes, le tout balayé par un vent incessant : un vrai défi pour les impressionnistes. En hiver, les champs restaient au repos, labourés et nus. Ce soir, seul le sifflement du vent rappelait la proximité de la nature, de la mer et de ses caprices. Pour les salariés conviés dans la salle Océane, le point de mire était donc plus pragmatique : devant la baie vitrée, une petite estrade, surmontée d'un pupitre et d'un micro, attendait son orateur.

Depuis que l'entreprise avait dépassé la taille « familiale », la traditionnelle soirée des vœux de bonne année était une occasion idéale pour les deux fondateurs de s'adresser à tous les membres du personnel. Tous les employés y étaient conviés, sans exception, des agents d'entretien aux cadres adminis-

tratifs. Malgré son expansion, la philosophie de l'entreprise était restée identique depuis son origine : conserver de l'humanité dans les relations interpersonnelles, dans les projets, les investissements. Une entreprise éthique et écologique, dont les valeurs s'affichaient partout, des matériaux utilisés pour la construction du bâtiment, aux aquarelles et citations empreintes de spiritualité qui égayaient les cloisons. Les fondateurs profitaient donc de cette communion des esprits pour annoncer les chantiers qui attendaient les troupes durant l'année à venir. Jusqu'à présent, les communications avaient toujours été positives : augmentation du chiffre d'affaires, nouveaux marchés en vue, recrutement de collaborateurs... Les employés n'étaient pas inquiets.

Enfin, le professeur Lemesnier s'approcha de l'estrade, monta les quelques marches qui le séparaient du micro et balaya la salle du regard. En vrai stéréotype du savant, il entretenait, sans le vouloir, l'image d'un doux passionné, dont l'amour des formules chimiques fait oublier le rendez-vous mensuel chez le coiffeur. À quarante-cinq ans, le professeur Alain Lemesnier paraissait épanoui, physiquement – pas le temps de pratiquer une activité sportive – et intellectuellement. Le visage bonhomme, le regard vif et la poignée de main franche du scientifique étaient appréciés de tous, bien qu'il passe le plus clair de son temps dans son labo, entouré de ses assistants. À quinze ans, le jeune lycéen avait eu une intuition, lors d'un cours de sciences naturelles. Il avait mûri son hypothèse scientifique pendant ses études supérieures. Ce n'est qu'une fois le projet rendu viable, qu'il avait accepté l'association proposée autrefois par son voisin de paillasse : monter une entreprise, en associant leurs compétences respectives. À Lemesnier, l'aspect scientifique du dossier, à son comparse, l'aspect commercial. Les deux ados avaient étudié côte à côte au lycée, puis avaient rejoint le même campus. Ils travaillaient désormais main dans la main, à

se construire un avenir professionnel commun. Oui, Alain Lemesnier était plutôt heureux, à la tête d'une belle entreprise performante, travaillant avec son meilleur ami, libre de vivre sa vie d'homme de sciences à sa guise. Pour l'occasion, la blouse blanche habituelle était restée accrochée à la patère de son labo. Les employés le découvraient « en civil », un peu engoncé dans son costume trois-pièces vert sapin, qu'il ressortait régulièrement au moindre cocktail. Lemesnier ne remarquait pas ces contingences matérielles, trop absorbé par ses équations et ses éprouvettes. Il ne prenait pas le temps de faire les magasins. Cela n'avait aucune importance : les employés le connaissaient et le respectaient, trouvant ce désintéret pour sa propre personne touchant. Après avoir allumé le micro, le professeur prononça quelques formules d'usage, souhaitant santé et prospérité à l'ensemble des salariés L&L. Lui, qui avait dû défendre sa thèse de doctorant devant un parterre de thésards méfiants, se trouvait intimidé devant un auditoire acquis, mais mixte et nombreux.

Il céda ensuite la place à son ami et associé, Ludovic Lacroix. Âgé, lui aussi, de quarante-cinq ans, svelte et de taille moyenne, l'homme d'affaires affichait un style « décontracté chic », portant la veste, mais ne fermant jamais son col de chemise. Ses yeux bruns, encerclés par la monture épaisse de ses lunettes noires, lui donnaient un air sévère, compensé par un collier de barbe grisonnante, volontairement mal taillée. Il toussota, puis, assuré de l'attention de son personnel, entama son discours. Les vœux d'usage furent suivis d'un bilan positif de l'année écoulée : Lacroix adressa ses vives félicitations aux employés pour leur engagement et leur professionnalisme. Tandis que ces deniers appréciaient le compliment, leur directeur les prit soudain de court.

« À compter du deuxième trimestre 2020, nous développerons notre activité en conquérant de nouveaux marchés à l'étranger. Notre gamme de produits est désormais suffi-

samment étoffée pour penser à l'avenir ! Notre présence hors de l'Europe sera une garantie de survie à long terme ! Nos produits sont excellents et nous devons le faire savoir ! Bien sûr, nous devons produire davantage, nous agrandir et augmenter notre productivité, mais j'ai confiance en vous ! Vous nous avez déjà prouvé, au professeur Lemesnier et à moi-même, que nous avons eu raison d'implanter notre entreprise sur le territoire normand. En attendant de rentrer de plain-pied dans cette nouvelle phase de notre aventure, je vous propose de fêter l'année qui s'ouvre à nous : le buffet vous attend ! Je vous remercie de votre attention ! Bonne soirée à tous ! »

Était-ce l'effet des bulles de champagne ou la douceur des petits fours ? Les employés ne parurent pas réagir à l'annonce de Ludovic Lacroix, se contentant d'applaudir poliment son discours. Avaient-ils saisi toutes les implications de ce changement de cap de politique commerciale pour cette entreprise de taille moyenne ? Une fois le micro éteint et le directeur redescendu de l'estrade, les membres actifs de L&L se dirigèrent, comme on venait de le leur suggérer, vers les tables nappées où les attendaient boissons et mignardises. Une coupe à la main, les deux fondateurs de l'entreprise circulaient parmi les groupes, qui s'étaient formés, afin de trinquer avec le personnel.

Ludovic Lacroix se rapprocha de deux jeunes femmes, qu'il connaissait très bien, pour les côtoyer quotidiennement dans l'entreprise. Virginie Leduc, une petite brune dynamique, était responsable du marketing des produits L&L, tandis qu'Élodie Fontaine, une belle blonde à la silhouette frêle, s'occupait de la publicité. Les deux collègues venaient de lui faire signe d'approcher. Ce fut Virginie Leduc qui lança la discussion.

— Monsieur Lacroix, nous avons prêté attention à votre annonce et nous venons d'avoir une idée !

— Je vous écoute.

Lacroix était flatté d'avoir suscité un engouement chez ses subalternes. Plus nombreux ils seraient à adhérer à son projet, plus celui-ci aurait de chances de se concrétiser rapidement.

— Eh bien, voilà ! Vous avez déjà entendu parler de ces séminaires que certaines entreprises organisent pour consolider leurs équipes ? Il serait peut-être intéressant de mettre sur pied quelque chose de ce genre-là, pour souder les troupes de L&L avant de se lancer à l'international ?

— Hmm ! En réalité, j'y avais déjà pensé, mais aucun organisme ne propose ce type d'activité dans notre secteur, et je ne veux pas non plus engager des frais dispendieux pour la société. À moins que vous ne trouviez miraculeusement un site qui convienne, nous devons faire avec les moyens du bord pour rester soudés !

Le directeur était enchanté de voir ses cadres prêts à jouer le jeu d'un séminaire pour le bien de l'entreprise : c'était une excellente preuve de leur engagement. Si ses collaborateurs les plus proches acceptaient de s'investir au-delà de leur temps de travail, cela signifiait qu'il avait réussi à créer le climat nécessaire à la réussite de ses projets. Restait à organiser ce fameux séminaire !

Cette fois, ce fut Élodie qui prit la parole. Lacroix se tourna vers elle.

— En fait, j'ai peut-être une idée à vous suggérer : vous savez que Bernier, le responsable de la production, a deux enfants ?

— Oui, et alors ? Vous nous proposez un *week-end* au parc de la souris à grandes oreilles ? Hum ! Ce serait « distrayant », mais un peu léger pour renforcer une cohésion de groupe !

— Non, non ! L'été dernier, l'aîné a participé à une randonnée à cheval, sur plusieurs jours. Bernier nous a montré une série de photos, il était très fier que son fils ait pu se passer de console plus de vingt-quatre heures ! Apparemment, le groupe est parti du centre équestre un matin et n'est pas revenu avant trois ou quatre jours de balade en pleine nature. Je suppose

que ça n'a pas dû être rose tout le temps : Bernier nous a confié que son fiston était rincé après ça !

— Partir à l'aventure, gérer un animal et sa propre fatigue, tout en restant solidaire du groupe ? Oui, l'idée paraît intéressante. Vous connaissez le nom de ce fabuleux centre équestre ?

Élodie sourit à Virginie.

— Il s'agit du centre équestre des Bois Feuillus, Monsieur Lacroix.

Ce dernier hocha la tête :

— Parfait ! Trouvez-moi ses coordonnées pour lundi ! Il faut battre le fer tant qu'il est chaud, n'est-ce pas ?

Visiblement satisfait, le directeur quitta les deux femmes et reprit sa déambulation dans la salle Océane. Élodie et Virginie, elles, se dirigèrent vers le buffet, bien décidées à remettre quelques bulles dans leurs verres.